Document généré le 16 avr. 2024 04:37

Québec français

Vivrons-nous toujours en tristesse, aurons-nous jamais la liberté?

André Gaulin

Numéro 57, mars 1985

URI : https://id.erudit.org/iderudit/47255ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Gaulin, A. (1985). Vivrons-nous toujours en tristesse, aurons-nous jamais la liberté? *Québec français*, (57), 15–16.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1985

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

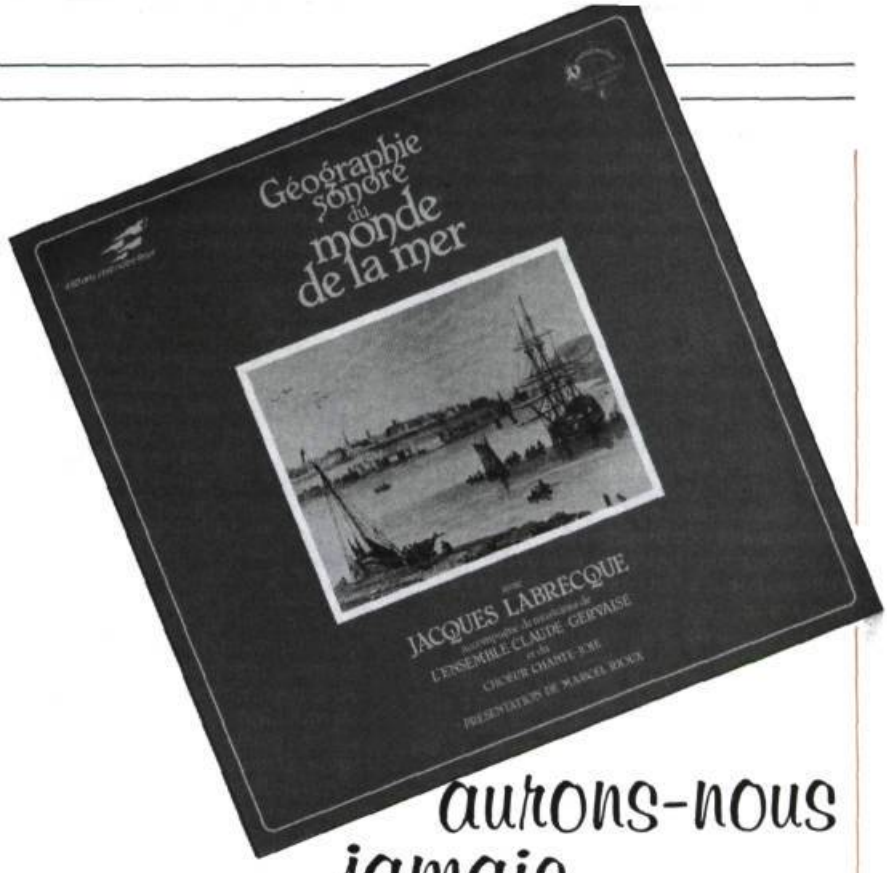
https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Vivrons-nous toujours en tristesse,



aurons-nous jamais la liberté?

Québec français prend prétexte de cet article pour rendre hommage au folkloriste regretté Raoul Roy.

andré gaulin

À cause de « ces choses qui nous arrivent » (André Laurendeau), j'ai choisi de présenter le dernier titre paru dans le volet « Chansons traditionnelles » aux éditions du Patrimoine de Jacques Labrecque. C'est à tout point de vue un travail d'une haute qualité. La pochette elle-même, d'abord, de facture classique, fixe le cadre historique du point d'ancrage de ces chansons voyageuses qui ont rayonné partout à partir de la France : c'est Québec, berceau/berceuse d'une nouvelle civilisation. Son fleuve, tellement extraordinaire avec ses marées de six mètres à plus de mille kilomètres du golfe, impose d'emblée un imaginaire et la « Géographie sonore du monde de la mer » (Patrimoine 18007). Jacques Labrecque a voulu souligner à sa manière le rappel historique de la première venue de Jacques Cartier : laisser quatorze chansons traditionnelles évoquant l'univers marin.

Le microsillon illustre bien, mieux que jamais, le « caractère éducatif, scientifique et culturel » de l'éditeur des Éboulements, en Charlevoix. Le caractère scientifique, par exemple, ne fait pas de doute. D'une part, sur un feuillet d'accompagnement, chaque chanson est présentée dans ses origines, ses variantes/versions, ses sources (collections Marius Barbeau, Ernest Gagnon, Anselme Chiasson et Daniel Boudreau...). On apprend ainsi que la chanson « la Courte Paille » qui a inspiré notre titre a voyagé de la France d'oïl vers la France d'oc pour se retrouver en Scandinavie, au Danemark, en Norvège, en Islande. Recueilli dans Charlevoix, en 1916, par Marius Barbeau, ce beau folklore a connu des versions populaires comme « Il était un petit navire ».

Les caractères éducatif et culturel se dégagent aussi de la présente parution. Trois représentations de gravures de l'époque, sur Québec et sa mer, quelques éléments de météorologie populaire, une comptine (de Robert Desnos), une excellente bibliographie : tout le microsillon invite à dépasser les connaissances acquises et à consulter les sources disponibles du milieu ; mieux encore, l'audition du microsillon force aux recoupements, à la remontée dans la mémoire autant commune qu'individuelle. « Quand le marin revient de guerre », par exemple, pousse loin ses racines dans la littérature, « R'Adieu, ma charmante l'Isabeau » passe de la terre/frontière connue de France au monde de la mer. Comme il y est question d'Espagne, les auditeurs ne manqueront pas d'apprécier l'influence arabe qu'a bien su donner l'interprète et folkloriste Jacques Labrecque. Quant à la chanson « À l'abri d'une olive » (le thème généalogique établi par Doncieux, en 1904, donne vingt-huit versions à l'originale chanson « l'Embarquement de la fille »), elle permet d'apprécier la manière codée dont la littérature populaire et collective a traité du voyage d'outre-frontières de la jeune fille vierge. La chanson, comme beaucoup d'autres peut donc se lire et s'entendre au propre comme au figuré.

Le choix du microsillon, qui a dû être difficile à arrêter tellement les possibilités étaient grandes, permet encore à l'auditeur de constater la variété de ton de la littérature populaire qui va du fantaisiste comique (« À Saulnierville »), à la ruse fine (« le Long de la mer jolie », en passant par les folklores consacrés « À Saint-Malo, beau port de mer » ou « Partons, la mer est belle ») pour aller jusqu'aux versions travaillées et supérieures. Ainsi, avec « Quand le marin », où tout fonctionne par allusions, on est loin de la chanson qui met des gros points sur les « i ». À sa manière, « Dans les haubans » reprend le thème de l'amour tellement associé à la mer, cette mer et maîtresse qui pourtant n'occulte jamais la belle laissée sur la terre de partance.

Si la chanson traditionnelle peut s'illustrer souvent par sa simplicité d'où est même exclus le tragique quand pourtant tragique il y a (« Larguez les ris »), si elle est prétexte à chanter et à peupler la solitude de la mer — où pousse l'herbe, comme dans « Vive les matelots », — elle peut aussi devenir typologie de nouveaux microcosmes. À ce titre, « la Courte Paille » atteint une dimension idéologique réelle. Nous voilà dans un navire qui ne touche terre pendant sept ans! On comprend alors que les vivres manquent.

En soi, une chanson qui pourrait être parodie comme dans sa variante « Il était un petit navire ». Une histoire apparemment simple : tirer la courte paille pour savoir qui sera mangé : le choix tombe sur le capitaine qui demande à P'tit Jean, son page, de se donner en nourriture à sa place. On se dirait en plein vingtième siècle où la jeunesse est immolée. Que va donc faire P'tit Jean, le page ? Il accepte, mais demande de remonter une dernière fois dans les hunes ; c'est toute la vision poétique et prophétique qui est ainsi valorisée. À peine à demi-hune, il se met à rire et à chanter. Il répond aux aveugles de l'avenir bouché qu'il voit les terres de tous côtés. C'est ainsi qu'un folklore apparemment anecdotique devient une proposition nouvelle de vision du monde. Cet univers du navire, mâle et solidaire, se voit offrir un univers nouveau — les terres sarrasines — où bergères, demoiselles deviennent prépondérantes. La chanson est même sortie de l'univers fermé de la version populaire — la Méditerranée —, elle est passée du temps chronologique — « Au bout de cinq ou six semaines » — au temps symbolique des mutations. C'est l'ouverture au monde qui est proposée, le dialogue des civilisations : l'Europe des croisades est invitée à épouser une fille de Babylone ! Anachronisme ? P'tit-Jean est plus futé qu'on pense ; son créateur transgresse, en chantant et en charmant, l'ordre du monde établi. Le page dit même à ses camarades qu'il épousera une sarrasine et qu'il la fera coucher dans la chambre du capitaine : on ne demande pas la vie d'un autre impunément... Utopie de la chanson, bien sûr : le page le sait qui dit : « Si jamais je descends à terre »... C'est pourquoi le refrain de la chanson reste un appel à la libération qui traverse le temps : « Vivrons-nous toujours en tristesse, Aurons-nous jamais la liberté ? ». C'est cette liberté et la mer toujours à recommencer (Valéry) qu'évoque le préfacier Marcel Rioux.

Toutes ces chansons passent d'autant plus que la qualité d'ensemble est remarquable. Les « 14 chansons traditionnelles du monde de la mer » — livret accompagnant le disque — ont été arrangées par Gilles Plante et Marcel Benoît, le premier y donnant, en introduction, un bref historique des instruments de musique en Nouvelle-France. C'est l'ensemble Claude-Gervaise qui réalise les divers accompagnements (deux chansons sont à capella) alors que le chœur Chante-Joie (24 voix) s'allie souvent à l'admirable interprétation de Jacques Labrecque. Un disque d'une haute qualité, d'un grand charme aussi, qui peut être proposé en modèle.

(On peut obtenir ce microsillon au coût de 12 $, poste incluse : Promotions Patribec Inc. C.P. 148, Les Éboulements, G0A 2M0). ■

HOMMAGE

Gilbert La Rocque

gilles dorion

Gilbert La Rocque a été soudainement arraché à la vie, aux siens, à la littérature. Gilbert La Rocque est mort à la vie qu'il aimait tant, qu'il aimait passionnément, de toutes les fibres de son être. Ardent, impétueux, agressif, intransigeant pour lui et pour les autres, ennemi de toute compromission, oui, il fut tout cela, et plus encore. Il a écrit une œuvre puissante et belle que seuls des esprits chagrins ou des intellectuels paresseux osent trouver incompréhensible. Difficile, elle l'est mais elle n'est pas indéchiffrable. Quand on a communié à son rythme, qu'on a compris l'agitation intérieure qui l'habite d'une façon intense, on ne peut qu'être emporté par le même élan.

Aurélien Boivin et moi, nous l'avons rencontré pour la première fois à son bureau de Québec/Amérique, rue Sherbrooke, à Montréal, pour une interview. La rondeur et la franchise de son accueil ont été extraordinaires. Dès le premier abord, une carrure d'athlète et une tête inoubliable : une abondante chevelure frisée, une barbe touffue, mais surtout, oui surtout, un visage scrutateur, des yeux qui nous fouillaient aux tréfonds de l'âme, qui vrillaient notre regard, s'y enfonçaient, cherchaient à nous deviner. Au coin des yeux, quelques rides porteuses de vie, de bonne humeur et d'humour. Quand éclataient sa voix perçante et métallique et son rire en cascade, on découvrait l'homme et ses secrets. Ce qu'exprimait sa bouche, c'était du vrai, du direct. Il nous parlait de sa passion pour l'écriture, qui le prenait corps et âme, qui l'accaparait totalement.

Sûr de lui, il n'admettait pas que l'on conteste son œuvre, contenu ou forme. Ce qu'il avait écrit était bon car il l'avait écrit. Il ne se serait pas permis d'écrire des livres médiocres. C'aurait été mépriser ses lecteurs et trahir l'écriture.

Je l'ai revu à plusieurs reprises, entre autres au Salon du livre de Québec et à la Foire internationale du livre de Bruxelles. Nous avons discuté... littérature et écriture. Dans sa bouche, que de dénonciations virulentes contre les écrivailleurs, les mauvais critiques et les crétins ! Il me raconta en détail le roman qu'il était en train d'écrire, jouissait du petit plaisir qu'il s'offrait et se réjouissait d'avance qu'il pète le feu et lui soulage les tripes ! Après cela, il pourrait se consacrer à autre chose de plus important, mais celui-là, il lui fallait l'expulser hors de lui. À Bruxelles il m'a longuement expliqué comment sa démarche d'écrivain lui avait enseigné la meilleure façon d'écrire. Il estimait qu'un romancier ne devrait pas écrire au « je », que c'était une erreur et que, dans la suite de son œuvre, il écrirait à la troisième personne. Cette distanciation lui paraissait d'autant plus nécessaire que souvent la critique confondait bêtement auteur et narrateur et que la formule du « il » lui paraissait beaucoup plus souple.

Nous nous étions fixé rendez-vous au prochain Salon du livre de Québec qui aura lieu au printemps 1985. Cette rencontre n'est pas annulée. Avec notre ami commun Jacques Fortin, nous raviverons le souvenir de Gilbert, qui nous appelait, Aurélien et moi, ses »comparses» de Québec. Gilbert vit encore dans son œuvre vigoureuse et provocante, mais combien attachante ! ■